



Sartre à Billancourt en 1970
© Bruno Barbey / Magnum

Véritable légende de son vivant, Jean-Paul Sartre incarne, dans la deuxième moitié du xx^e siècle, l'intellectuel engagé. Dans le sillage des philosophes du xviii^e siècle, cette figure de l'intellectuel, dont Zola est, à la fin du xix^e siècle, l'un des emblèmes, apparaît à l'occasion de l'affaire Dreyfus : c'est un homme de la sphère culturelle qui met sa notoriété au service d'une cause et qui affirme un point de vue moral dans les grands débats de son temps.

Il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour que Sartre définisse de manière éclatante et exigeante une forme d'engagement de l'intellectuel. La Libération, la guerre froide, la décolonisation, l'affirmation du tiers-monde, les événements de Mai 1968 et leurs conséquences lui donnèrent l'occasion d'être un écrivain en « situations ».

Rarement un philosophe engagé a obtenu une telle consécration en dehors de son milieu, en France et dans le monde entier, sans cesser de susciter la contestation et tout en forçant l'admiration ou la haine. Certainement parce qu'il fut tardif, son engagement contre toutes les formes d'injustice n'en fut pas moins radical. C'est avant tout par la plume que Sartre a mené ses combats dans tous les registres de l'activité littéraire (journalisme, roman, théâtre), faisant constamment dialoguer concepts philosophiques et réalités politiques de son temps.

Anarchiste à l'égard des institutions, moraliste à l'égard des hommes, Sartre l'a été toute sa vie en dépit des zigzags de son itinéraire politique.

Raymond Aron, *Mémoires*

Un homme n'est rien s'il n'est pas contestant. Mais il doit aussi être fidèle à quelque chose. Un intellectuel, pour moi c'est cela : quelqu'un qui est fidèle à un ensemble politique et social mais qui ne cesse de le contester.

Sartre, *Le Nouvel Observateur*, 26 juin 1968, repris dans *Situations VII*

Bien que le contexte tendu des années trente ait favorisé un engagement important des intellectuels, notamment à gauche, Jean-Paul Sartre est resté longtemps à l'écart de l'histoire. Individualiste, antibourgeois anarchisant, il s'abstient de voter pour le Front populaire en 1936. Son attitude change cependant à la fin de cette décennie comme en témoigne la publication de *La Nausée* en 1938 et du *Mur* en 1939, mais c'est l'expérience de prisonnier en Allemagne « où il a le sentiment de faire partie d'une masse » qui le réveille de sa torpeur politique. Il a déjà 35 ans. « L'Histoire rattrapa Jean-Paul Sartre plus que ce dernier n'opéra un tournant vers elle » (Jean-François Sirinelli). Il est libéré en mars 1941 grâce à un faux certificat médical et tente, immédiatement mais sans grand succès, de résister en

fondant notamment avec M. Merleau-Ponty, Jean et Dominique Desanti, J.-L. Bost et Jean Pouillon un groupe de résistance intellectuelle : « Socialisme et Liberté ». Son attitude sous l'Occupation est appréciée diversement selon les historiens qui minimisent son engagement ou insistent au contraire sur sa précocité. En 1943, Sartre rejoint le Comité national des écrivains (CNE), collabore à *Combat* et aux *Lettres françaises* clandestines. La mauvaise conscience conduit Sartre à compenser sa somnolence politique d'avant-guerre par un sur-engagement à partir de 1945. La Libération inaugure « les Trente Glorieuses de l'histoire des intellectuels », notamment à gauche. Sartre fait partie de cette nouvelle génération qui prend la relève des Gide, Valéry... et qui s'appuie sur la philosophie comme discipline reine.

Il publie *L'Être et le Néant* en 1943, fait jouer *Les Mouches* la même année et *Huis Clos* en 1944. C'est donc un écrivain en pleine ascension littéraire qui affirme son pouvoir intellectuel en participant :
- au Comité national des écrivains qui procède à l'épuration des clercs « embochés » ayant collaboré sous l'Occupation ;
- aux *Lettres françaises*, revue prestigieuse fondée dans la clandestinité et dominée par des intellectuels communistes, ainsi qu'au journal *Combat*, issu de la Résistance où il publie les articles d'« un promeneur dans Paris insurgé » à la demande de son ami Albert Camus. Puis, surtout, Sartre fonde et contrôle la revue *Les Temps modernes*, « cheval de Troie au cœur de la République des lettres » (J.-F. Sirinelli).

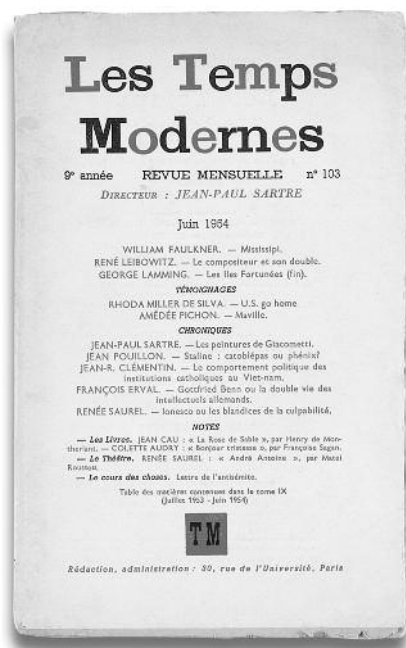
Les Temps modernes

Dirigée par Sartre, la revue éditée par Gaston Gallimard sort le 1^{er} octobre 1945. La maquette est sobre et le titre rappelle le goût de Sartre pour le cinéma critique du capitalisme. Le comité de rédaction, alors très large, reflète bien l'unanimité éphémère de la Libération : Raymond Aron, Maurice Merleau-Ponty, Simone de Beauvoir, Jean Paulhan. La présentation est un véritable manifeste en faveur de l'engagement de l'intellectuel « qui est dans le coup quoi qu'il fasse ». « Chaque parole a des retentissements... Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque. » Bien avant *Les Mots*, Sartre affirme que « Ce n'est pas en courant après l'immortalité que nous nous rendons éternels ».

Il se range derrière « ceux qui veulent changer à la fois la conception de l'homme et la conception qu'il a de lui-même », mais il rappelle « que, dans la littérature engagée, l'engagement ne doit, en aucun cas, faire oublier la littérature et que notre préoccupation doit être de servir la littérature en lui infusant un sang nouveau, tout autant que de servir la collectivité en essayant de lui donner la littérature qui lui convient ». Pour Sartre, la mobilisation de l'écrivain ne doit pas être conjoncturelle mais structurelle, constitutive de sa fonction d'écrivain. Il le répète en 1946 dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, manifeste contre l'art pour l'art.

L'Existentialisme est un humanisme

Le célèbre ouvrage, objet de malentendus, fut partiellement renié par Sartre. Il s'agit du texte d'une conférence donnée par l'écrivain le 29 octobre 1945 à Paris, qui connut un grand succès. Elle devait répondre à la fois aux critiques communistes pour qui l'existentialisme était une philosophie subjectiviste et « bourgeoise » et aux chrétiens qui reprochaient à Sartre son athéisme, son « immoralisme » et son pessimisme. Pour le public cultivé et non philosophe, ce texte était une initiation à l'existentialisme sartrien. Avec le théâtre, les romans, les articles de presse, il est un des nombreux registres de vulgarisation de *L'Être et le Néant*, ouvrage dans lequel Sartre a développé sa philosophie de la liberté et de l'engagement.



Les Temps Modernes
© Coll. part. / Cl. Michel Urtado

L'homme, étant condamné à être libre, porte le poids du monde entier sur ses épaules : il est responsable du monde et de lui-même en tant que manière d'être.

Sartre, *L'Être et le Néant*



Dans les bureaux de la rédaction de « Temps Modernes », la revue de l'existentialisme : à droite, M. Jean-Paul Sartre et, au centre, M. Maurice Merleau-Ponty.

Le Littéraire, 13 avril 1946, BDIC, département des Périodiques. Cl. Michel Urtado

Au sortir de la guerre, le Parti communiste français, fort de son capital patriotique et révolutionnaire, est en position dominante dans le monde intellectuel. Il considère Jean-Paul Sartre comme « un faux prophète » (R. Garaudy) car le philosophe, attaché tant à la liberté qu'à la révolution, cherche une « troisième voie » entre le PCF stalinien et le parti socialiste (SFIO) réformiste. Les rapports tendus entre Sartre et le Parti communiste se dégradent en 1947 quand la guerre froide investit le champ culturel. L'affaire Nizan en est un révélateur.

« Petit camarade » de Sartre et de R. Aron à l'École normale supérieure, Paul Nizan, membre du PCF avant la guerre, s'était éloigné du Parti au moment du pacte germano-soviétique en août 1939, avant de mourir le 23 mai 1940 lors de l'offensive allemande sur l'Europe de l'Ouest. En mars 1947, Sartre dénonce dans un communiqué de presse la campagne d'injures et de calomnies orchestrée par le PCF à l'encontre de son ancien ami d'adolescence. Il est soutenu, et c'est la dernière fois avant une longue brouille, par R. Aron.

En février 1948, des membres de la mouvance intellectuelle de la gauche non communiste, comme David Rousset et Jean-Paul Sartre, fondent le Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR).

Soutenu par *Combat*, *Franco-Tireur*, *Esprit*, ce rassemblement tente de concilier démocratie politique et démocratie sociale, indépendance nationale et paix mondiale. Sartre propose la création d'une Europe socialiste et neutre qui ferait contrepoids à la toute-puissance des États-Unis et de l'URSS.

Mais les querelles intestines, le caractère hétéroclite des adhérents et la force de la logique bipolaire de la guerre froide font que Sartre, accusant Rousset d'être trop atlantiste, quitte le RDR dès octobre 1949. Venu trop tôt ou trop tard, le mouvement disparaît l'année suivante. C'est, pour Sartre, le deuxième échec de militantisme actif après l'aventure éphémère de « Socialisme et Liberté » sous l'Occupation.

Jeunes d'Europe unissez-vous!

LA GAUCHE

16 au 30 juin 1948
B1. • MENSUEL
N° 3 - Prix : 5 francs

Pour une nouvelle Résistance internationale
JOURNAL DU RASSEMBLEMENT DEMOCRATIQUE REVOLUTIONNAIRE

Faites vous-mêmes votre destin

IL FAUT D'ABORD dénoncer les mensonges et rompre les silences...

par JEAN-PAUL SARTRE

pour DAVID ROUSSET

La Gauche RDR, n° 1, 15-30 mai 1948. BDIC, département des Périodiques. Cl. Michel Urtado

Le devoir d'un intellectuel est de dénoncer l'injustice partout

déclare J.-P. Sartre qui ne désavoue pas "Les Mains Sales"

Interview de Serge MONTIGNY

Combat, 1^{er} novembre 1953. BDIC, département des Périodiques. Cl. Michel Urtado

C'est la lutte pour la justice, pour la liberté d'expression et contre le colonialisme qui conduit Sartre à se rapprocher du PCF à partir de 1952. Le cas Henri Martin est son « affaire Callas ».

Henri Martin est un ancien résistant, marin communiste, arrêté en 1950 et condamné à cinq ans de prison pour son action politique contre la guerre d'Indochine. Sartre est reçu par le président de la République Vincent Auriol, à qui une demande de grâce a été présentée, et fait paraître en 1953 *L'Affaire Henri Martin*, véritable réquisitoire contre cette « injustice d'État ».

Dans la même période, Jean-Paul Sartre est jalonné par l'arrestation du dirigeant communiste Jacques Duclos dont l'immunité parlementaire est violée le 28 mai 1952 au soir d'une

manifestation. Interdite par le gouvernement, elle avait rassemblé près de 20 000 personnes contre « Ridgway la peste », un général américain accusé par le Mouvement de la Paix d'avoir recouru à l'arme bactériologique en Corée. « Il fallait que j'écrive ou que j'étouffe. » Sartre régit dans l'urgence *Les Communistes et la paix*, texte qui inaugure quatre années de compagnonnage de route avec le PCF, au cours desquelles le dialogue remplace l'injure. Sartre soutient le Parti sans jamais y adhérer. La condamnation à mort pour espionnage des époux Rosenberg aux États-Unis en 1951 indignent une grande partie de l'opinion publique en Europe. Au lendemain de leur exécution, le 19 juin 1953, Sartre dénonce dans un article incendiaire paru dans *Libération* le « lynchage légal qui couvre de sang tout un peuple ». Il conclut en avertissant : « Attention, l'Amérique a la rage. »

Libération, 15 juillet 1954. BDIC, département des Périodiques. Cl. Michel Urtado

LES IMPRESSIONS DE J.-P. SARTRE SUR SON VOYAGE EN UNION SOVIÉTIQUE



Alors que les relations internationales connaissent un dégel à la suite de la mort de Staline en 1953, *Libération* publie, entre le 15 et le 20 juillet 1954, « Les impressions de Jean-Paul Sartre sur son voyage en URSS ». Sa formule enthousiaste et surprenante – « la liberté de critique est totale en URSS » – a souvent servi à évoquer les erreurs de jugement et les contorsions politiques qui marquent son engagement. C'est d'ailleurs

ce dont son théâtre témoigne. Il suffit pour s'en convaincre de comparer *Les Mains sales*, jouées en 1948, et *Nekrassov*, qui date de 1955. Dans les deux, Sartre reste fidèle à sa volonté de présenter « l'homme en acte », « des situations simples et humaines et des libertés qui se choisissent dans ces situations ». Mais, dans la première, d'ailleurs attaquée par la presse communiste, l'ambiguïté plane sur le choix moral du personnage d'Hugo, un idéaliste confronté aux nécessités politiques. Dans la seconde, en revanche, apparaît une instrumentalisation très nette du théâtre au service d'une cause politique. Sartre, auquel n'échappaient pas les effets anticommunistes des *Mains sales*, refusa que sa pièce soit jouée aussi longtemps que dura son compagnonnage avec le PCF.

L'EXPRESS

APRÈS BUDAPEST SARTRE PARLE

MARCHÉ DES IDÉES 3 NOV 56

L'Express, 9 novembre 1956. BDIC, département des Périodiques. Cl. Michel Urtado

Avec la même urgence qu'il avait mise à défendre le Parti communiste en 1952, il « condamne entièrement et sans aucune réserve » l'agression soviétique qui ensanglante Budapest, dans un article daté du 9 novembre 1956 pour *L'Express*. Il annonce sa rupture avec le PCF : « Ce que le peuple hongrois nous apprend avec son sang, c'est la faillite complète du socialisme en tant que marchandise importée d'URSS. »

À partir du milieu des années cinquante, l'engagement des intellectuels se déplace vers de nouveaux enjeux, la décolonisation et l'émergence de nouveaux modèles politiques, notamment. À l'affrontement entre bourgeoisie et prolétariat se substitue celui qui oppose impérialisme et tiers-monde. Certaines expériences politiques (à Cuba par exemple) sont perçues par de nombreux intellectuels de gauche comme rédemptrices des « péchés » du monde capitaliste.

L'anticolonialisme de Sartre est précoce puisqu'il défend les mouvements nationalistes marocains et tunisiens dès 1948. Mais c'est sa lutte pour une Algérie indépendante qui fut son combat le plus marquant et peut-être le plus réussi. Comme le dit Roland Dumas, avocat

des « porteurs de valises » dans le procès des membres du réseau Jeanson en 1960, « la guerre d'Algérie, ce fut sa guerre... Sartre est passé à côté de la guerre d'Espagne, à côté du Front populaire. La Résistance ? oui mais si peu... Il aura donc manqué tous les grands événements politiques de son temps, sauf celui-là, la guerre d'Algérie. Qui fut, en quelque sorte, la rencontre d'une grande cause avec une grande personnalité » (propos cités par A. Cohen-Solal dans *Sartre, 1905-1980*). *Les Temps modernes* furent saisis à plusieurs reprises pour avoir dénoncé la torture et la violation des droits de l'homme, exercées par l'armée française. Sartre était au Brésil au cours de l'été 1960 lorsque commença à circuler le texte qui portait sa signature ainsi que celle de nombreux intellectuels : le Manifeste des 121, « déclaration

sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ». Il cautionnait ainsi l'initiative visant à soutenir les « porteurs de valises », ces Français qui soutenaient activement le FLN, et qui furent jugés lors du procès Jeanson en septembre 1960. Sartre affirma alors son entière solidarité avec les inculpés dans une lettre rédigée en réalité par l'équipe des *Temps modernes*. Bien qu'absent au moment du procès, Sartre, ou plutôt son personnage, devient un symbole efficace au service du combat pour l'Algérie indépendante en même temps que l'ennemi public numéro un pour les tenants de l'Algérie française. Il suscite en effet chez ces derniers une haine féroce qui culmine avec le double plasticage par l'OAS, en 1961 et 1962, de son appartement.



Manifestation contre le racisme en novembre 1961. © AFP

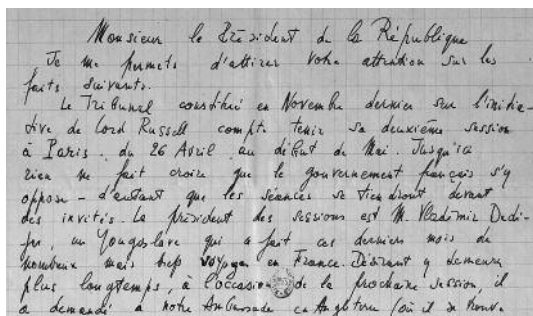
Sartre participa à de nombreuses manifestations, notamment celle qui dénonça les massacres perpétrés par la police parisienne sous les ordres du préfet Maurice Papon en 1961, au cours de la présidence du général de Gaulle. Son énorme activité pétitionnaire fit de lui l'un des champions de cette discipline militante au cours de la période.

C'est dans ce contexte tendu de la décolonisation que Sartre rédige la préface aux *Damnés de la terre*, ouvrage publié chez Maspero en 1961 et écrit par Frantz Fanon, psychiatre d'origine martiniquaise, représentant du Gouvernement provisoire de la République algérienne. Dans ce texte tiers-mondiste très violent, Sartre soutient de manière radicale les luttes de ces nouveaux pays qui émergent sur la scène internationale.



Sartre et Simone de Beauvoir à Cuba en 1960. © Alberto Korda / Rue des Archives

Dans les années cinquante-soixante, l'écrivain a effectué, en compagnie de Simone de Beauvoir, de nombreux voyages touristique-politiques dans le tiers-monde, au cours desquels il défie les États-Unis : en Chine en 1955, à Cuba en 1960 (photo), où il rencontre, au cœur de la révolution, Fidel Castro et « Che » Guevara, puis au Brésil, en Égypte et en Israël en 1967, à la veille de la guerre des Six-Jours. Dans ce conflit du Moyen-Orient, il a défendu à la fois l'existence d'Israël et le droit des Palestiniens à obtenir un État. Ses voyages ont contribué à forger, à l'échelle internationale, sa figure d'intellectuel messianique. Son aura de prophète gauchiste est restée plus vivace à l'étranger qu'en France. Il justifie d'ailleurs son refus du prix Nobel en 1964 par son statut d'écrivain révolutionnaire.



Lettre de Sartre au président de la République BNF, Manuscrits, Fonds J.-P. Sartre

Son engagement contre l'intervention américaine au Vietnam fut le dernier de ses grands combats tiers-mondistes. En 1966, Jean-Paul Sartre accepte l'invitation du philosophe anglais Bertrand Russell à participer à un tribunal international (sans base juridique officielle), chargé d'enquêter sur les crimes de guerre perpétrés par l'armée américaine au Vietnam. Dans une de ces formulations outrancières qu'il affectionnait parfois, Sartre accuse les États-Unis de « génocide ». En 1967, le refus des autorités françaises de donner un visa à l'historien yougoslave

Vladimir Dedijer qui devait présider la deuxième session du tribunal est l'occasion d'une nouvelle passe d'armes entre Jean-Paul Sartre et le général de Gaulle. Ce dernier qui, en 1960, avait sanctionné les fonctionnaires et les artistes signataires du Manifeste des 121 avait épargné Sartre (« Je pardonne à Voltaire mais pas aux serviteurs de l'État »). En 1967, les formules de politesse utilisées par de Gaulle dans sa réponse, qui commence par « mon cher maître », énervent l'écrivain mais elles montrent qu'il est devenu une pièce incontournable du patrimoine intellectuel français.

L'engagement de Sartre dans ses derniers « chemins de la liberté »

« Compagnon radicalisé des forces populaires »

À la fin des années soixante, l'ère des grands voyages à l'étranger est révolue, Sartre se sent vieillir, il est obsédé par l'écriture de son livre sur Flaubert alors que ses problèmes de santé s'aggravent. En 1968, le printemps de Prague confirme à gauche que l'URSS ne sera plus jamais le foyer des espérances millénaristes. La Chine maoïste prend un relais éphémère comme modèle alternatif au capitalisme. Jean-Paul Sartre, mû par sa volonté d'arrachement à sa condition bourgeoise, poursuit son combat révolutionnaire contre l'injustice en utilisant le même vocabulaire existentiel-marxiste de lecture du monde. Il parachève sa politisation en s'éloignant complètement du jeu des grands partis institutionnels, recherche un radicalisme éthique et met l'accent sur la défense des droits de l'homme.



Les photos de Sartre en octobre 1970, vêtu de son impérisable canadienne, juché sur un tonneau de fioul, micro en main, dénonçant la répression policière contre les leaders gauchistes devant les usines Renault à Billancourt restent parmi les plus célèbres. Caricaturales, elles ont servi autant à dénigrer un vieillard fatigué, s'exprimant devant un auditoire clairsemé de maoïstes et d'ouvriers, qu'à témoigner de la générosité et de l'engagement inlassables du grand intellectuel. Ce qui est objectivement visible, ce sont ces micros des radios périphériques tendus vers l'écrivain en équilibre, symbole de la rupture culturelle liée à ces nouveaux médias.

Sartre à Billancourt en 1970.
© Bruno Barbey / Magnum



Sartre à la Sorbonne en 1968.
© AFP

Mai 1968, par sa composante libertaire, renouvelle la gauche et Sartre est relativement à l'aise dans ce mouvement qu'il défend immédiatement. Dans le grand amphi de la Sorbonne occupée par les étudiants, l'écrivain de 63 ans est applaudi comme un mythe vivant (photo). Il est devenu, fait rarissime dans l'histoire des intellectuels, un « clerc intergénérationnel » (J.-F. Sirinelli). Pourtant, l'année suivante, le 10 février 1969, lors d'un meeting à la Mutualité, il est mis en difficulté par un « Sartre, sois clair, sois bref », écrit sur un papier posé sur son pupitre. Il s'agit moins d'une contestation du célèbre intellectuel que des prémices du décalage entre deux mondes, d'un changement d'ère culturelle. Sartre, sexagénaire, est un homme de l'écrit alors que les nouvelles générations entrent dans un univers culturel dominé par l'image et le son.

Autre photo mythique, celle de Jean-Paul Sartre distribuant le journal maoïste *La Cause du peuple* dans les rues de Paris en juin 1970. Il est entouré de Simone de Beauvoir, mais aussi de « travailleurs intellectuels connus » comme le cinéaste Louis Malle que l'on distingue à gauche mais aussi François Truffaut, Jean-Edern Hallier, Samy Frey ou Patrice Chéreau.

Alors qu'il est tout à la rédaction de son livre sur Flaubert, Sartre est en effet devenu compagnon de route de l'extrême gauche maoïste dont il apprécie à la fois la convivialité chaleureuse et l'activisme radical. Pierre Victor (Benny Lévy), philosophe maoïste, est devenu son secrétaire en 1973. La répression se radicalise elle aussi au début des années soixante-dix comme en témoignent les

incarcérations d'Alain Geismar, leader de la Gauche prolétarienne (GP), et des deux premiers directeurs de *La Cause du peuple*, l'organe de la GP : Jean-Pierre Le Dantec et Michel Le Bris. Sartre use alors de son statut d'intellectuel intouchable pour devenir la caution de périodiques gauchistes.

L'agence de presse Libération qui vit le jour en juin 1971 avec l'aide de M. Clavel et Sartre est à l'origine de l'entreprise intellectuelle soixante-huitarde la plus durable dans le domaine de la presse : la naissance du quotidien *Libération* en mai 1973. L'écrivain soutient financièrement et idéologiquement le journal avant qu'à l'automne 1973, la cécité ne le rende incapable d'écrire, de lire et de travailler.



Vente sauvage de *La Cause du peuple* en juin 1970.
© Jacques Robert / Gallimard



Sartre et Aron en juin 1979.
© Arnaud de Wildenberg / Gamma

Que d'amis j'ai perdus qui vivent encore.

Sartre, *Les Temps modernes*, numéro spécial, octobre 1961.

« Que dans notre génération, aucune amitié n'ait résisté aux divergences d'opinion politique, que les amis aient dû politiquement changer ensemble pour ne pas se quitter, est à la fois explicable et triste », constate amèrement Raymond Aron en 1956. En juin 1979, à l'hôtel Lutetia, Sartre et Aron les « petits camarades » de Normale sup se retrouvent, après une brouille de plus de trente ans, pour soutenir, à l'initiative de l'organisation « Un bateau pour le Vietnam », la cause des *boat people* fuyant les régimes communistes installés dans la péninsule indochinoise. Le sourire d'André Glucksmann, ancien « mao » devenu « nouveau philosophe » pourfendeur de tous les totalitarismes, donnait l'impression que l'on pouvait désormais avoir raison à la fois avec Sartre et Aron. Pourtant, c'est un sentiment de malaise qui domine. La poignée de main est factice entre les deux intellectuels qui ont – certes avec une envergure différente – incarné deux versants opposés de la pensée intellectuelle depuis la guerre, Aron cherchant obstinément le *vrai* quand Sartre était en quête du *bien* (J.-F. Sirinelli). Aron expliqua à propos de cette rencontre de 1979 qu'il fut surtout pris de sympathie et de pitié pour un vieillard aveugle presque paralysé qui devait mourir quelques mois plus tard. « Il y a une cinquantaine d'années, en plaisantant, nous avions [Sartre et Aron] pris un engagement l'un à l'égard de l'autre. Celui de nous deux qui survivrait à l'autre rédigerait la notice nécrologique que consacrerait le bulletin des anciens élèves de l'École normale au premier de nous deux à disparaître. L'engagement ne tient plus... », écrivait R. Aron (« Mon petit camarade », *L'Express*, 25 avril 1980).

L'amitié ne résista pas non plus à l'épreuve de l'engagement avec Albert Camus et Maurice Merleau-Ponty. La rupture avec Camus intervint en 1952, au moment où Sartre se rapprochait du PCF. Depuis la guerre pourtant, leur proximité-rivalité était d'autant plus forte qu'ils occupaient le même espace intellectuel.

Polygraphes reconnus, ils avaient tous deux vécu des aventures communes dans la presse, la littérature, la politique (le RDR notamment). Mais aux trajectoires sociales radicalement différentes entre « Sartre l'héritier et Camus le parvenu » (A. Cohen-Solal) se superpose le conflit autour du rapport entre morale et politique. La publication de *L'Homme révolté* en 1951 fournit le motif d'une séparation définitive. Sartre reproche à son auteur de dénoncer les utopies révolutionnaires, donc de faire l'apologie du conservatisme bourgeois.

Maurice Merleau-Ponty et Sartre ont longtemps cheminé côte à côte, cherchant tous deux à ne pas être anticommunistes sans être communistes mais, au début des années cinquante, les deux amis divergent : Merleau-Ponty dénonce l'« ultrabolchévisme » de Sartre quand ce dernier lui reproche l'abandon de toute espérance révolutionnaire. L'hommage émouvant de Sartre à son ami, mort le 4 mai 1961 (*Merleau-Ponty vivant*), témoigne cependant de la douleur qu'il éprouve alors : « Il est vrai aussi que c'est nous, nous deux qui nous sommes mal aimés. Il n'y a rien à conclure sinon que cette longue amitié ni faite ni défaite, abolie quand elle allait renaître ou se briser, reste en moi comme une blessure indéfiniment irritée » (*Les Temps modernes*, numéro spécial, octobre 1961).

On entre dans un mort comme dans un moulin.

Sartre, Préface de *L'Idiot de la famille*

Lors des obsèques de Sartre le 19 avril 1980, plus de 30 000 personnes suivirent le fourgon funéraire noyé sous les fleurs qui se dirigeait vers le cimetière du Montparnasse. Une foule immense de curieux, de badauds, d'admirateurs de tous âges assistèrent à « la dernière manifestation » de l'intellectuel, comme l'écrivit Pierre George dans *Le Monde*. Simone de Beauvoir avait refusé des funérailles officielles mais les obsèques furent une véritable « panthéonisation » populaire de l'écrivain. Pourtant, la mort de Sartre, suivie par celle de maîtres-penseurs comme Roland Barthes (1980), Jacques Lacan (1981), Michel Foucault (1984), et la folie de Louis Althusser en 1980 marquent la fin d'une époque dominée par l'intelligentsia de gauche. Cette dernière est devenue d'autant plus « orpheline » que l'« effet Soljenitsyne » en 1974 avec la parution de *L'Archipel du Goulag* puis le constat d'échec des modèles politiques communistes rangeaient « l'impossible Salut au magasin des accessoires ». Le retour de flamme du libéralisme favorisa Aron contre Sartre et les jugements critiques n'ont pas manqué de pleuvoir sur l'intellectuel-bouc émissaire à qui l'on a paradoxalement reproché son engagement après 1945 et son absence d'engagement auparavant. Certes, Jean-Paul Sartre « a généreusement utilisé du droit à l'erreur », comme l'a écrit Aron dans ses *Mémoires*. Ses incantations parfois violentes en faveur de la révolution n'ont pas abouti mais l'intellectuel doit-il jouer le rôle de pythie ? Sa valeur se mesure-t-elle à ses victoires ? Outre les combats qu'il a gagnés (anticolonialisme), l'engagement, surtout lorsqu'il vise à concilier justice et liberté, est toujours une forme de courage, voire de générosité. Le jugement porté par Daniel Cohn-Bendit, l'ancien leader de Mai 68, met en valeur l'obsession de ce moraliste révolté : « Il ne demeurera pas un symbole en tant que guide qu'il ne voulait pas être, mais en tant qu'homme qui désirait fondamentalement la liberté. Je crois que, dans ce désir, énormément de gens se reconnaissent » (propos cités par A. Cohen-Solal).



Enterrement de Sartre en avril 1980.
© AFP